



CLASSIQUES
GARNIER

« En marge des livres », *Bulletin de la Société Paul Claudel*, n° 144, 1996 – 4,
Claudel et Ionesco à Brangues. La correspondance Paul Claudel - Stanislas Fumet, p. 31-
34

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-15367-2.p.0039](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-15367-2.p.0039)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne
sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 1996. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

En marge des livres

*Fleur de printemps et lune d'automne,
rapport consulaire et géographie commerciale.*

Trois publications du Centre-Jacques Petit : *Les Agendas de Chine, L'Arsenal de Fou-Tchéou* et *Livre sur la Chine*.

Trois carnets vert sombre et un rouge

De 1896 à 1899, premières années de sa mission en Extrême-Orient, Paul Claudel transporte avec lui quatre petits agendas anglais. Ces carnets font l'objet du volume *Agendas de Chine* : griffonnages rapides, notes... le texte n'est lisible que grâce à l'important travail de Jacques Houriez. La brièveté des remarques de Claudel, les abréviations parfois restées mystérieuses, les noms propres... sont d'autant plus évocateurs qu'ils sont imprécis et brefs. La vie quotidienne s'y retrouve, intacte et toute simple : déjeuner, dentiste, promenade, travail... et jusqu'aux incidents les plus négligeables : un jour de printemps 1898, Akai, le serviteur chinois, a oublié ses clés, et Paul Claudel est en colère...

Comme le fait remarquer J. Houriez dans sa Préface, la sincérité de ce texte est «considérable». Le jeune Claudel envisage-t-il ici un regard étranger ? Certainement pas. Il se montre bien souvent à découvert, notant méticuleusement ses défauts, ses péchés : «colère... vanité», «esprit de sarcasme...» (1). Claudel est ici tellement sincère qu'on se demande s'il ne suit pas les instructions secrètes d'un confesseur, certains passages se lisent en effet comme une liste des péchés : «Mauvaise préparation à la confession... paresse... gourmandise... tentation soudaine... pensées mauvaises... journée atroce de mauvaises pensées...» (2) Ce genre d'exercice n'est pas sans rappeler l'une des premières étapes des *Exercices Spirituels* de saint Ignace de Loyola, où l'on conseille au retraitant de faire le compte précis de ses fautes. N'est-ce pas dans cet ouvrage qu'on lit dès les premiers conseils : «Ne dire aucune parole de calomnie ni de critique» (3)... Si le lecteur est absent, c'est

(1) Claudel Paul, *Les Agendas de Chine*, texte établi, présenté et annoté par Jacques Houriez, Coll. Centre Jacques-Petit, Bibliothèque L'Age d'homme, Lausanne (Suisse), 1991, p. 59, 77, 112.

(2) *Ibid.* p. 60, 67, 112, 95, 84, 187.

(3) Saint Ignace de Loyola, *Exercices spirituels*, Paris, éd. Desclée de Brouwer, coll. Christus, 1963, p. 37.

l'angoisse devant un autre Regard qui serre le jeune chrétien, et sous ce Regard, une application profonde, celle de la conversion qui n'est pas achevée.

Ces *Agendas* sont encore bien éloignés du *Journal* «fourre-tout» (4) qui naîtra en septembre 1904, à Fou-Tchéou. Ici, les références chrétiennes sont bien sûr nombreuses, mais les citations des *Écritures* sont rares. La vie du poète se lit comme une succession d'entretiens officiels, de petits faits de la vie courante, d'«examen particulier quotidien». Mais la brièveté du propos peut dévoiler les origines de certaines œuvres et les crises qui y sont parfois liées. François Varillon, dans son *Introduction au Journal* (4) avait déjà mis le doigt sur les points importants : en particulier, le jeudi 19 octobre 1899, jour de la «Première apparition», Ysé ; ainsi que des jalons très importants pour l'étude de la genèse de *Connaissance de l'Est*, Jacques Houriez y revient dans sa Préface, pour analyser les traces des œuvres de cette période, notamment certaines ébauches de méditations qui mènent à *L'Art poétique* ou au *Repos du septième jour*.

Du Livre sur la Chine à Sous le Signe du Dragon : une genèse mystérieuse.

Cet ouvrage présente la première version de ce qui deviendra *Sous le Signe du Dragon*, un projet qui semble dater de 1904, encore que cette datation soit douteuse. Claudel note dans le commentaire préparatoire : «Faire un répertoire d'idées ; moins de chiffres que des idées». Il a, on le voit, trop lu de rapports statistiques arides concernant l'Empire du Milieu, et souhaite proposer une analyse, des «idées». Le plan montre que tous les sujets importants seront abordés : politique occidentale en Chine, missions, écoles, commerce, projets industriels et financiers...

L'introduction de J. Houriez fait état des difficultés : l'origine du manuscrit *Livre sur la Chine* pose problème. L'on se pose en effet la question du fameux «nous» désignant l'auteur. Claudel a-t-il corrigé Philippe Berthelot, dans certains passages ? Les deux amis se sont-ils partagé la tâche ? Un troisième est-il intervenu ? La démonstration de Gilbert Gadoffre semblait apporter des certitudes. Jacques Houriez ne fait pas référence avec précision, dans son Introduction, à ce travail, et il laisse de côté la référence à la note de Claudel au dos de la page 59 du manuscrit de la troisième version : «Je crois qu'il est préférable que nous signions d'un pseudonyme. Que pensez-vous de «Le Bouton de corail» ?» (5) Qui d'autre que Philippe Berthelot pouvait gravement irriter le Quai d'Orsay en signant cette étude ? «Un doute subsiste», admet Jacques Houriez, qui a décidé d'utiliser le terme neutre de «scripteur» pour désigner l'auteur dans la première partie de son Introduction, mais conserve «Paul Claudel» en couverture.

(4) Voir *Journal I* (1904-1932), Paris, éd. Gallimard, coll. La Pléiade, 1968, p. XIV.

(5) Gilbert Gadoffre, *Claudel et l'univers chinois*, Paris, éd. Gallimard, Cahiers Paul Claudel 8, 1968, 393 p., p. 145 et tout le chapitre VI.

Le texte en lui-même est d'un abord difficile, le style a la précision d'un rapport, et les nombreuses références rendent une compréhension approfondie des enjeux ardue. L'appareil critique, malgré un index, aidera bien peu le non spécialiste. Le *Livre sur la Chine*, écrit J. Houriez, «reste trop proche de l'action», c'est là, sans aucun doute, que réside son intérêt majeur.

J'ai l'honneur de vous faire connaître que...

Si le statut du *Livre sur la Chine* est ambigu, entre rapport, étude et réflexions politico-économiques, celui de *L'Arsenal de Fou-Tchéou* est clair, comme l'indique son sous-titre : *Œuvre consulaire - Chine 1895-1905*. Le lecteur découvrira ici l'important travail de Claudel à travers les brouillons de sa correspondance diplomatique, mise à la disposition des chercheurs par les Archives de Nantes.

L'affaire de l'arsenal de Fou-Tchéou a été négociée par un poète, voilà sans doute son point fort. Il paraît en effet nécessaire de relativiser l'importance de ce projet, en le replaçant dans son contexte. L'effort d'industrialisation que mène la Chine depuis 1840 aboutira, on le sait, à un échec. L'opinion publique chinoise est alors très hostile à ce développement, elle craint que les constructions industrielles n'accroissent l'emprise des capitaux occidentaux sur l'Empire, ne facilitent la pénétration étrangère, ne renforcent les gouverneurs aux dépens du pouvoir central, déjà très malmené. Elle craint aussi, paradoxalement, que ces investissements n'étendent le chômage. Les projets et les réalisations sont très nombreux, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle : le Grand arsenal et le chantier naval de Shangai sont contruits en 1862, en 1870, ils sont considérés comme l'une des plus grandes entreprises industrielles du monde. Des écoles spécialisées s'ouvrent à Shangai en 1863, à Tianjin en 1886, la Compagnie d'électricité de Shangai se crée en 1882, les mines se développent au Hubei en 1890, chemin de fer, télégraphe, hauts fourneaux... Les exemples sont trop nombreux pour être tous cités. Le projet de l'Arsenal et de l'école de Fou-Tchéou prend sa juste mesure lorsque l'on considère ces réalisations.

Le travail de Claudel, néanmoins, est immense, et l'affaire semble lui tenir à cœur, de sorte que ce volume est un bien curieux roman épistolaire : le lecteur suit, ou tente de suivre, l'évolution de l'affaire. Il se débat dans les chiffres – l'échange... –, tente de lire entre les lignes des formulations feutrées du jeune consul qui bien souvent «se permet d'insister» et réitère ses avis. Les personnalités ici, lorsqu'elles vous opposent un net refus, sont tout simplement «mal disposé(es)»... Les caractères se dessinent, et l'on aperçoit, un bref instant, la vie étrange de ces hommes qui ont fait le choix de la Chine : Doyère, Bertrand, ingénieurs, professeurs, diplomates...

Ce sont ces vies et ces travaux qui entrent dans la grande vision politique de Claudel, qui ne partage pas l'opinion des Chinois que nous

décrivions à l'instant. Le développement de la Chine est l'intérêt de la France, comme il le notait au début du *Livre sur la Chine* : la France a «des intérêts commerciaux» et «des intérêts financiers, du fait du mouvement de fond qu'entraînera la réorganisation économique et administrative de l'Empire Céleste» (6). Il n'y a pas de commerce fructueux avec un pays moribond, et si la France désire le progrès en Chine, c'est «à titre de voisin, à titre de client et à titre de bailleur de fonds» (6). Toutes ces préoccupations sont présentes dans la correspondance diplomatique. L'intention de Claudel, comme de ceux qui l'ont précédé, n'est pas uniquement industrielle, comme l'écrit J. Houriez, elle est «pédagogique». C'est-à-dire qu'elle vise, *in fine*, à faire acquérir aux cadres chinois l'autonomie nécessaire à un réel développement.

Claudel, lucide, sera déçu. Les conflits d'intérêts sont féroces, et les Occidentaux sont avides, ne l'avait-il pas compris, lui qui fut leur agent ? Les Chinois sont souvent maladroits ou butés, ne le savait-il pas, lui qui négociait directement avec eux ? Bien sûr. Bien sûr, il le savait. Mais le déchirement apparaît ici clairement, «entre le possible et le rêve», comme l'écrit fort justement J. Houriez.

A la lecture de certains passages de ces deux derniers ouvrages, on comprend bien la lassitude de Claudel, certains jours, lorsqu'il élève une plainte à demi amusée, tout occupé qu'il est par «les tramways, les égouts et la comptabilité» (7). Mais le travail d'édition de Jacques Houriez et d'Andrée Hirschi complète là admirablement notre lecture de l'œuvre littéraire, et permet peu à peu d'appréhender dans son ensemble l'immense production de Paul Claudel.

On comprend alors qu'aux tensions nées de la crise intime qu'il traverse, s'ajoutent celles du monde avec lequel il doit traiter. Ce travail, lorsqu'on le considère à côté des œuvres proprement littéraires de la même période, livre le portrait d'un homme qui se place délibérément au centre des tensions, qui ne cesse de réfléchir et d'analyser, qui finit par intégrer le monde à travers les représentations qu'il s'en fait, puis devient, malgré tout, un homme en harmonie.

Yvan DANIEL

(6) *Livre sur la Chine*, p. 20.

(7) *Correspondance Gide-Claudiel*, Paris, éd. Gallimard, 1949, 399 p., Lettre à Gide, Noël 1906.